

L'ALTRUISME RATIONNEL

*Regard philosophique sur un concept clé de l'économie
positive*



Mars 2014

Quentin Dubuis, Rédacteur Philosophie, à la Fabrique Spinoza

La Fabrique Spinoza
11 rue Erard, 75012 Paris
Tél : 01 43 40 00 24 ; Fax : 01 777 59 222
Email : contact@fabriquespinoza.fr ; Site-web : www.fabriquespinoza.fr

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION : L'ALTRUISME RATIONNEL, UN CONCEPT SURPRENANT.....	3
1. L'INSUFFISANCE CONSÉQUENTIALISTE DE L'ÉGOÏSME.....	6
2. L'ALTRUISME, UNE COMPOSANTE OUBLIÉE DE LA NATURE HUMAINE.....	8
3. L'ALTRUISME, SUR LA VOIE DE L'ÉPANOUISSEMENT.....	13
4. L'ALTRUISME INTÉRESSÉ ET L'ALTRUISME IMPARTIAL : LA MOTIVATION EN QUESTION.....	18
5. L'ALTRUISME ÉTENDU : APPEL À UN NOUVEL HUMANISME.....	21
6. L'ALTRUISME, UNE UTOPIE POUR LE 21^e SIÈCLE ?.....	25
BIBLIOGRAPHIE.....	27

INTRODUCTION : L'ALTRUISME RATIONNEL, UN CONCEPT SURPRENANT

Dans le rapport sur l'économie positive, La Fabrique Spinoza a participé à l'élaboration du concept « d'altruisme rationnel ». Nous nous proposons de revenir ici sur cette notion qui n'est pas sans surprendre, au travers ce que nous avons appelé un « regard philosophique ». Il s'agira de comprendre les fondements théoriques d'un tel concept, ainsi que ses conséquences pratiques.

Cela est d'autant plus nécessaire que dire l'altruisme « rationnel » peut sembler à première vue contradictoire : Dans notre imaginaire collectif, le terme d'altruisme renvoie plutôt à un comportement tourné vers l'autre, dans l'oubli de soi, tandis que le rationnel renvoie plutôt au comportement « raisonnable », prudent, voire au calcul de son intérêt propre.

Le terme « altruisme » a été fondé par Auguste Comte dans le *Catéchisme positiviste* comme antonyme à « l'égoïsme ». Être altruiste, c'est « vivre pour autrui », dans une forme de désintéressement.

A l'inverse, le terme de « rationnel », vient du latin ratio, qui signifie « calcul ». Ainsi, le rationnel renvoie davantage au calcul de notre intérêt propre.

De plus, l'altruisme est souvent associé à la générosité, à l'empathie, à la pitié, voire à l'amour, autant d'affects qui peuvent influencer le comportement, tandis que l'exercice de la raison, qui mène au comportement « rationnel », évoque a priori davantage un calcul froid, détaché au possible des affects qui pourraient le troubler dans son jugement.

C'est pourquoi l'association de ces deux termes a priori contradictoires, « altruisme » et « rationnel », mérite d'être interrogée, et ainsi, clarifiée. Peut-on vraiment dire d'un comportement altruiste qu'il est « rationnel » ?

Disons d'ores et déjà d'un point de vue logique que selon le principe de non-contradiction l'association de « l'altruisme » au « rationnel » semble exclure soit l'une, soit l'autre, des premières définitions que nous venons de donner.

Ainsi, ou bien l'altruisme n'est pas tant dans l'oubli de soi ni tant dans le sentiment qu'on pourrait le croire ; ou bien à l'inverse le « rationnel » ne se réduit pas au calcul égoïste.

Autrement dit, de deux choses l'une : Soit l'altruisme est davantage rationnel qu'on ne le pense, soit le rationnel est plus en faveur de l'altruisme qu'on ne le croit.

La première étape est de bien définir ces deux termes. En particulier, le concept de « rationnel » pose la difficulté de sa polysémie. Nous l'avons défini comme étant le calcul de notre intérêt propre, car c'est en effet là une idée aujourd'hui répandue. Mais le « rationnel » peut renvoyer à bien d'autres significations.

Le « rationnel » peut renvoyer à la « raison calculatrice », à la raison utilisée comme moyen en vue d'un objectif donné. Elle nous sert par exemple à calculer que pour se rendre à un endroit donné le plus rapidement possible, la meilleure solution est d'emprunter la ligne droite, le chemin le plus direct, plutôt que le détour. Mais l'utilisation de cette « raison calculatrice » dépend de l'objectif que l'on se fixe : Si l'on veut à l'inverse nous voulons profiter d'un chemin agréable, emprunter un détour parce qu'il est plus beau et plus agréable que la ligne droite devient la solution « rationnelle ». En ce sens, la rationalité est un concept avant tout fonctionnel : un moyen, le calcul, subordonné à une fin variable.

Le « rationnel » peut également faire référence à la « vérité », la « réalité ». Ainsi, on peut dire d'une proposition qu'elle est rationnelle si elle est « vraie », si elle correspond à la réalité des choses.

Le « rationnel » n'est pas par ailleurs sans connexion avec le « raisonnable ». Un comportement « rationnel », c'est aussi un comportement « raisonnable », qui ne présente pas de danger inutile pour son agent. Ainsi, on retrouve cette idée que le « rationnel » concerne le « nécessaire » et le nécessaire uniquement, en éliminant tout ce qui pourrait être superflu.

Enfin, on peut dire d'une chose qu'elle est « rationnelle » parce qu'elle est intelligible par la raison. On appelle dans ce sens « irrationnel » ce que l'on ne peut pas comprendre par la raison. C'est ainsi que par voie de conséquence, ce qui est « rationnel » est ce qui nous paraît « naturel », « normal », tandis que « l'irrationnel » renvoie ici à la folie, là au surnaturel.

En somme, ces deux termes « d'altruisme » et de « rationnel » héritent d'une longue histoire, d'un usage, mais aussi de traditions philosophiques et de postulats bien ancrés. Or, pour

comprendre le concept d'altruisme rationnel, il nous faudra explorer et remettre en cause ces postulats.

Tout au long de notre analyse, nous tenterons de montrer en quoi « l'altruisme » est « rationnel », en déployant progressivement notre conception de l'altruisme d'une part, et en faisant usage des différentes définitions du « rationnel » d'autre part.

Tout d'abord, partons du constat qui est aussi celui du rapport sur l'économie positive¹ : Si nous continuons à nous comporter comme nous le faisons, en grande partie selon un système individualiste et égoïste, alors nous ne serons pas à même de relever les défis de notre avenir commun. Ainsi, n'est-il pas rationnel de rechercher une alternative à l'égoïsme dominant ?

1. Rapport « *Pour une économie positive* », 2013.

1. L'INSUFFISANCE CONSÉQUENTIALISTE DE L'ÉGOÏSME

Le constat de départ est simple : Le monde d'aujourd'hui, fondé sur l'égoïsme individualiste, est insuffisant pour faire face aux enjeux d'aujourd'hui et de demain. Le monde se transforme, voit l'émergence de nouveaux défis (environnementaux, sociaux, économiques) et nécessite de nous que nous nous adaptions. Ainsi, l'égoïsme a montré ses limites : Le manque de considération pour autrui, pour ce qui nous entoure, nous conduit à des désastres que nous aimerions éviter. C'est pourquoi le rapport sur l'économie positive dépeint nos contemporains de manière peu flatteuse, comme des égoïstes de l'instant :

« La plupart des gens vivent dans l'instant, sans s'inquiéter de laisser aux générations à venir des dettes multiformes, budgétaires, écologiques, sociales. »

- Rapport sur l'économie positive²

Or si nous nous comportons sans les prendre en compte, nous ne pouvons pour autant nier l'existence de ces « dettes » à venir. Puisqu'elles pourront difficilement être résorbées si l'on tarde à agir, ces dettes représentent autant de défis pour les habitants actuels de la planète, c'est-à-dire, nous, ici et maintenant.

La critique de l'individualisme égoïste n'est donc pas une critique morale déontologique, mais conséquentialiste. Ce n'est pas une critique qui porte sur la nature même de l'égoïsme, mais sur ses conséquences indésirables pour notre avenir commun. Il ne s'agit pas de dire que l'égoïsme est un mal en soi, et d'ailleurs, ce mode de fonctionnement a eu et a sans doute encore des vertus. Le mouvement d'attention à soi, à son « ego », à son identité personnelle, à ses propres désirs, a été et continue à être, un mouvement et un état d'esprit libérateur. L'attention à soi-même occupe certainement une place essentielle dans la construction d'une vie personnelle, voire même d'une certaine forme de bonheur, d'épanouissement, comme nous le rappellerons plus loin.

Cependant, il nous faut reconnaître que ce mode de fonctionnement s'accompagne de certains travers que notre époque met clairement, et de plus en plus durement, en avant.

2. Rapport « *Pour une économie positive* », 2013, p. 11.

Malheureusement, faire attention à soi va souvent aujourd'hui de pair avec un manque d'attention pour le reste : Pour autrui, pour la planète, pour l'avenir.

Il est donc indispensable d'être en mesure de faire évoluer notre état d'esprit sans doute aujourd'hui encore trop égoïste. Rationnellement, si l'égoïsme a échoué, il semble logique d'explorer la possibilité de son contraire, « l'altruisme ». Seulement, si l'on sait que l'être humain est capable d'égoïsme, on peut douter de sa capacité réelle à être altruiste. L'être humain peut-il être davantage altruiste ?

2. L'ALTRUISME, UNE COMPOSANTE OUBLIÉE DE LA NATURE HUMAINE

Aujourd'hui, le comportement individualiste, voire égoïste, nous parait tout à fait naturel. N'est-ce pas en effet dans la nature même de l'être humain de rechercher son propre intérêt ? N'est-ce donc pas ce que l'être humain a toujours fait, ce qui a fait ses plus grandes réussites, et c'est ce qui continuera à motiver l'être humain ?

Cette manière de penser peut entre autres s'expliquer par un héritage philosophique. Certains penseurs ont pu défendre l'idée selon laquelle l'homme était naturellement égoïste, voire que cela était bon pour lui et pour la société.

Hobbes est probablement le tenant le plus célèbre de cette école, puisqu'il est l'un des premiers à formuler l'idée que l'homme est un être rationnel qui cherche à satisfaire son intérêt égoïste. Si bien que la vie en commun des hommes ne peut qu'être marquée par la concurrence, de telle sorte que « l'homme est un loup pour l'homme ».³

Dans le même ordre d'idées, on se réfère souvent à Darwin et à la théorie de l'évolution, pour soutenir que la vie en commun n'est autre qu'une « lutte pour la vie ».⁴

De même, l'économie moderne se fonde sur le postulat d'un homme rationnel et calculateur, « l'homo oeconomicus ». La différence avec Hobbes est toutefois que cet égoïsme est non plus défendu en tant que caractéristique naturelle de l'être humain, mais aussi en tant qu'il serait bénéfique à la société dans son ensemble. Ainsi, comme le rappelle le rapport sur l'économie positive, l'économie moderne se réfère à l'un des passages les plus célèbres d'Adam Smith, qui met en évidence la prépondérance de l'égoïsme dans le bon fonctionnement des relations économiques :

3. Hobbes, *De Cive*, Épître dédicatoire. Notons toutefois que la citation complète montre que le philosophe anglais avait une vision ambivalente de la nature humaine : « *Et certainement il est également vrai, et qu'un homme est un dieu à un autre homme, et qu'un homme est aussi un loup à un autre homme.* »

4. Mathieu Ricard rappelle que Darwin n'emploie l'expression de « lutte pour la vie » qu'à une seule reprise dans l'ensemble de son œuvre, et qu'elle n'est originellement pas de lui.

« Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils portent à leurs intérêts »

- Adam Smith, *La Richesse des Nations*.

Dans le même ordre d'idées, Mandeville a pu soutenir l'idée, dans sa *Fable des Abeilles*, que les vices privés font la vertu publique.⁵

Enfin, en psychologie, notre culture occidentale a longtemps fait de l'être humain un être profondément égoïste. Ainsi, en 1975, Donal Campbell, président de l'Association américaine de psychologie, déclarait :

« La psychologie et la psychiatrie [...] non seulement décrivent l'homme comme motivé par ses désirs égoïstes, mais enseignent, implicitement ou explicitement, qu'il se doit de l'être. »⁶

Bref, notre culture nous pousse à croire que l'égoïsme est d'une part, la nature profonde de l'homme, et d'autre part, que l'égoïsme est la meilleure manière de vivre, à la fois pour l'individu et pour la société.

Or, nous l'avons vu : Il est faux de dire que l'égoïsme est la meilleure manière de vivre pour la société, car c'est précisément cela qui risque de nous empêcher de résoudre les problèmes du XXI^e siècle. Mais il nous reste à prouver que nous pouvons nous comporter autrement que de manière égoïste.

En réalité, cela n'est pas si difficile à montrer, à l'aide des mêmes auteurs qui sont parfois mobilisés pour défendre l'égoïsme. Car, il s'avère que nous avons hérité d'une conception de l'être humain, en particulier en économie, grandement réductrice. En effet, l'être humain n'est ni purement rationnel⁷, ni purement égoïste.

5. Mandeville, *Fable des Abeilles*, 1714. Le sous-titre est : « Private Vices, Publick benefits » (Les vices privés font les bénéfices publiques).

6. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'Altruisme*, 2013, p. 140.

7. Spinoza le considère que l'être humain est avant tout un être d'affects. cf. *L'Éthique*.

Ainsi, Adam Smith a-t-il lui-même attiré l'attention sur les autres penchants « altruistes » ou « sympathiques » qui habitent l'être humain, ce que nous rappelle Amartya Sen :

« On pense souvent, à tort, que [Adam Smith] défendait le postulat de la recherche exclusive de l'intérêt personnel, « l'homo oeconomicus ». En fait, Smith a donné une analyse très fine des limites de cette hypothèse. Il a souligné que « l'amour de soi », ainsi appelait-il la pulsion qui sous-tend le comportement intéressé, n'était que l'une des multiples motivations des êtres humains. Il distinguait plusieurs raisons d'aller à l'encontre de l'amour de soi, dont l'empathie, la générosité, l'esprit public. [...] L'empathie, cette « affinité » fondamentale, inspire souvent des actes spontanés qui sont bénéfiques pour les autres, sans aucune « abnégation », puisque leur auteur aime aider ».

- Amartya Sen, *L'idée de Justice*.⁸

De même, comme nous le fait remarquer Matthieu Ricard, Darwin avait lui aussi noté l'existence de penchants humains tournés vers autrui, et leur rôle important dans l'évolution de l'espèce humaine :

« Darwin reconnaissait dans l'être humain des « instincts de sympathie et de bienveillance pour ses semblables, instincts qui sont toujours présents et, dans une certaine mesure, toujours actifs dans son esprit ». Il conçoit la sympathie comme « un élément fondamental des instincts sociaux » et conclut que « l'homme qui ne posséderait pas de semblables sentiments serait un monstre ». Contrairement à une idée largement répandue selon laquelle le darwinisme ne laisserait pas de place à l'altruisme, la théorie évolutionniste insiste sur le développement de l'empathie et de la coopération entre les individus. »

- Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*.⁹

8. Amartya Sen, *L'idée de Justice*, 2010.

9. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, 2013, III-14, p. 171.

En réalité, les recherches expérimentales récentes ont pu prouver ce que l'on peut pressentir, et que Smith avait souligné dans sa *Théorie des sentiments moraux*¹⁰ : Que l'être humain a naturellement une capacité « d'empathie », c'est-à-dire de capacité à se mettre à la place d'autrui, d'entrer en « résonance affective » avec lui.

Ainsi Paul Ekman parle de résonance affective, qu'elle soit convergente (éprouver le même sentiment qu'autrui), ou divergente (réagir au sentiment d'autrui par un sentiment qui l'apaise).

C'est cette capacité empathique, ou de « résonance affective », qui explique que nous soyons « touchés » par le malheur d'autrui, par exemple, et ce même sans connaître cette personne.

Ainsi, la psychologie expérimentale semble-t-elle confirmer la position rousseauiste, selon laquelle l'homme est naturellement bon, mais perd de ses réflexes altruistes à mesure que la société produit son effet sur lui. En ce sens, Matthieu Ricard fait état d'une multitude d'expériences menées auprès d'enfants, et qui tendent toutes à démontrer que l'altruisme est inné et naturel, au moins jusqu'à l'âge de cinq ans, vers lequel « les normes sociales tempèrent l'altruisme spontané »¹¹

Autrement dit, nous avons une capacité naturelle à être altruiste, avant tout parce que nous éprouvons des affects « sympathiques » à l'égard d'autrui, et que nous avons la capacité, par l'empathie, de rentrer en résonance affective avec lui.

Et si nous ne sommes pas autant altruistes dans les faits que notre nature humaine pourrait nous le permettre, c'est précisément parce que nous avons hérité d'une culture de l'individualisme égoïste, qui nous pousse à étouffer nos réflexes empathiques.

A cela s'ajoute sans doute une forme de peur de l'empathie : Celle-ci peut en effet provoquer une tristesse difficile à supporter chez l'individu qui la ressent, en particulier lorsqu'il ne fait rien pour améliorer la situation de souffrance à laquelle il est confronté. Influencés par notre culture de l'égoïsme, nous préférons alors oublier cette empathie que l'on a ressentie, et

10. Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, 1759.

11. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme : La force de la bienveillance*, 2013, III-18, p. 240.

« rationaliser » cette fuite, plutôt que de subir une « détresse empathique » que nous aurions du mal à soutenir.

Et ainsi, nous percevons l'altruisme comme étant une attitude surhumaine, qui demanderait un effort et une souffrance dont nous ne sommes pas capables, réservée ainsi aux héros et aux sages. Pourtant, c'est là ignorer que l'altruisme, loin d'exiger de nous malheur et sacrifices, autrement dit une attitude irrationnelle à l'égard de la conservation de soi, peut nous mener vers la joie, et ainsi, en termes spinozistes, vers un accroissement de la puissance d'agir.

3. L'ALTRUISME, SUR LA VOIE DE L'ÉPANOUISSEMENT

Si l'altruisme est présent en puissance en chacun de nous, pourquoi n'y prêtons-nous pas davantage attention ? Peut-être parce que nous redoutons ce que l'altruisme exigerait de nous. L'altruiste en effet n'est-il pas celui qui parvient à s'oublier lui-même au profit des autres, voire celui qui se sacrifie pour la société ? Cette perception pose un véritable problème philosophique : L'altruisme exige-t-il l'oubli de soi, voire le sacrifice de soi ?

Pour répondre à cette question, attirons tout d'abord l'attention sur le fait que l'altruisme n'est pas nécessairement grandiose. L'altruisme peut être un altruisme modeste. C'est d'ailleurs la forme la plus répandue, celle que nous connaissons tous, que nous avons tous rencontrée : Un acte altruiste peut certainement être qualifié d'« exceptionnel », en ce qu'il tranche avec notre égoïsme habituel, mais non pas dans le sens où il serait grandiose ou extraordinaire. Aider une personne dans la rue sans rien en attendre en retour, par exemple, fait partie de ces actes altruistes simples et quotidiens. En ce sens, on pourrait dire que l'altruisme est relativement « ordinaire ».

Cela étant, l'altruisme que nous cherchons à stimuler dans la société est plus ambitieux, plus global, plus systémique. Nous voulons qu'il ne prenne pas seulement la place d'exception ponctuelle et marginale à l'égoïsme, mais qu'il puisse représenter un nouvel horizon pour l'ensemble du fonctionnement de la société.

C'était d'ailleurs l'objectif originel d'Auguste Comte lorsqu'il a forgé ce terme d'« altruisme ». Pour l'auteur du XIX^e siècle en effet, l'altruisme était l'unique moyen de parvenir à une société harmonieuse, c'est-à-dire, selon ses propres termes, « heureuse ». Autrement dit, pour parvenir à une société harmonieuse, le seul comportement que l'on puisse recommander, le seul comportement *rationnel*, est celui de l'*altruisme*.

Pour autant, Auguste Comte n'appelait pas, contrairement à certains préceptes du Christianisme qui ont tant marqué notre histoire et notre culture, à faire « don de soi » ou « sacrifice de sa personne ». Car cela reviendrait à s'handicaper dans notre aide à la société : Une personne négligée, à la santé moins bonne ou au bonheur amoindri, sera moins à même d'aider les autres qu'une personne heureuse et en pleine santé.

Ainsi, l'idée forte d'Auguste Comte est que l'altruisme a ceci de supérieur à l'égoïsme qu'il intègre ce dernier dans son mouvement, alors qu'à l'inverse l'égoïsme ne peut jamais intégrer l'altruisme, si ce n'est en tant qu'exception très mineure. Autrement dit, une personne altruiste a une part nécessaire d'égoïsme¹², tandis qu'un égoïste convaincu n'a jamais besoin d'être altruiste. Voici ce qu'il écrit lorsqu'il décrit le rôle de l'altruisme dans sa « religion » du positivisme :

« [...] L'unité altruiste n'exige point, comme l'unité égoïste, l'entier sacrifice des penchants contraires à son principe, mais seulement leur sage subordination à l'affection prépondérante. En condensant toute la saine morale dans la loi *Vivre pour autrui*, le positivisme consacre la juste satisfaction permanente des divers instincts personnels, en tant qu'indispensable à notre existence matérielle, sur laquelle reposent toujours nos attributs supérieurs. Dès lors, il blâme, quoique souvent inspirées par des motifs respectables, les pratiques trop austères qui, diminuant nos forces, nous rendent moins propres au service d'autrui. »

Auguste Comte, *Catéchisme Positiviste*.¹³

C'est une idée similaire, quoique peut-être moins extrême, qu'exprime Matthieu Ricard en se référant au bouddhisme : « Faire le bien d'autrui », cela va de pair avec « faire son propre bien ». Ainsi, dans une perspective altruiste, il n'est pas mauvais d'avoir de la considération pour soi-même, bien au contraire. Pour bien le comprendre, l'auteur nous invite à faire la distinction entre l'« égoïsme », considération exclusive de son propre bien sans considération pour autrui, et « l'amour de soi », qui nous conduit à vouloir notre propre bien sans pour autant exclure le bien d'autrui. Reconnaissons que cette interdépendance entre bien de soi et bien d'autrui n'est pas si aisée à saisir : Comment expliquer que notre « bien » soit prétendument indissociable du « bien » d'autrui ?

Tout d'abord, parce que fondamentalement, nous partageons avec autrui, avec les autres êtres humains, le même monde. Un monde qui, au-delà de toutes les variations qui le composent (géographie, classe sociale, culture, etc), est en proie partout, et aujourd'hui plus

12. On pourrait également se référer à ce propos à la célèbre étude de Marcel Mauss, selon laquelle tout don appellerait un contre-don. Cf. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, 1923.

13. Auguste Comte, *Catéchisme Positiviste*, 1852, p. 27.

que jamais, aux mêmes défis. Et particulier à celui de la préservation de notre planète, et par conséquent, de la vie humaine. Cet enjeu est commun à tous, de telle sorte qu'agir en vue de préserver l'environnement, par exemple, est dans « l'intérêt général », et accomplit ainsi le « double bien » : Le mien et celui d'autrui.

De plus, dans une perspective plus simple et plus proche de nous, si notre bien et le bien d'autrui sont liés, c'est aussi et surtout parce qu'ils se nourrissent mutuellement. Allant à l'encontre de l'idée répandue selon laquelle « le bonheur des uns fait le malheur des autres » et inversement, le concept d'altruisme rationnel nous invite à prendre conscience que notre bonheur est lié au bonheur des autres : Ce n'est qu'en prenant en compte le bonheur d'autrui que nous pouvons réellement être heureux.

Dans ce sens, Matthieu Ricard reprenant l'enseignement bouddhiste écrit que tout le malheur de l'égoïste réside dans son ignorance des mécanismes du bonheur véritable :

« En vérité, l'égoïste prêche principalement par ignorance. S'il comprenait mieux les mécanismes du bonheur et de la souffrance, il accomplirait son propre bien en faisant preuve de bonté à l'égard d'autrui. Jean-Jacques Rousseau le notait : « Je sais et je sens que faire du bien est le plus grand bonheur que le cœur humain puisse goûter. » Pour le bouddhisme, se vouloir véritablement du bien, c'est aspirer à vivre chaque moment de l'existence comme un moment de plénitude, c'est vouloir atteindre un état de sagesse, affranchi de la haine, de la jalousie et des autres poisons mentaux. »

Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*.¹⁴

Évidemment, si l'altruisme nous conduit à être heureux, alors on peut se demander s'il s'agit réellement d'altruisme désintéressé. Autrement dit, la motivation à être altruiste ne risque-t-elle pas d'être purement égoïste ?

14. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme : La force de la bienveillance*, 2013, II-13, p. 162.

A ce questionnement, la réponse du moine bouddhiste français est pragmatique autant que rassurante. Selon lui, ce n'est pas parce que l'altruisme nous procure de la joie qu'il est pour autant nécessairement égoïste :

« Le fait d'éprouver de la joie à faire le bien d'autrui, ou d'en retirer de surcroît des bienfaits pour soi-même, ne rend pas, en soi, un acte égoïste. L'altruisme authentique n'exige pas que l'on souffre en aidant les autres et ne perd pas de son authenticité s'il s'accompagne d'un sentiment de profonde satisfaction. De plus, la notion même de sacrifice est très relative : ce qui apparaît comme un sacrifice à certains est ressenti comme un accomplissement par d'autres (...) »

Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*.¹⁵

C'est aussi en cela que l'on peut dire que l'altruisme est *rationnel* : Il mène fondamentalement à ce que nous désirons tous, que nous appelons « bien », « bonheur », « joie », « épanouissement », etc.

Cette joie qui naît du bien d'autrui, Spinoza l'évoque dans son énumération des affects humains, bien qu'il n'ait pas eu de mot précis pour la désigner. Décrivant les affects humains, il en vient à décrire la « pitié », que l'on peut apparenter à l'empathie, ainsi que la joie innommable de l'altruiste :

« [Cette] proposition nous explique ce qu'est la Pitié, que nous pouvons définir comme étant la Tristesse née du mal subi par autrui. Quant à la joie qui naît du bien qu'éprouve autrui, je ne sais comment l'appeler. »

Spinoza, *L'Éthique*.¹⁶

Ainsi, le bonheur d'autrui peut procurer une forme de joie si peu examinée dans notre culture qu'on manque parfois de mots pour la décrire. Or, si ce bonheur d'autrui naît de

15. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme : La force de la bienveillance*, 2013, I-1, p. 28.

16. Spinoza, *L'Éthique*, 1677, Proposition XXII, Scolie.

notre propre action, autrement dit de notre comportement altruiste, alors s'ajoute une forme de satisfaction personnelle, que Spinoza décrit selon la règle suivante :

« Si l'on a fait quelque chose qu'on imagine affecter les autres de joie, on sera affecté d'une joie qu'accompagnera l'idée de soi-même comme cause, autrement dit on se considérera soi-même avec joie. Si, au contraire, on a fait quelque chose qu'on imagine affecter les autres de tristesse, on se considérera soi-même avec tristesse ».

Spinoza, *L'Éthique*.¹⁷

Il semble donc que l'altruisme puisse par voie de conséquence nous apporter une forme d'épanouissement personnel. Cela veut-il dire que nous devrions être motivés à faire le bien des autres pour notre propre bien ? N'est-ce pas là l'exemple du faux « altruisme », l'altruisme d'apparence qui cache un fond d'égoïsme ? L'intention de la personne altruiste est-elle à prendre en compte, ou bien la motivation importe peu, tant que les conséquences sont bénéfiques pour autrui ?

17. Spinoza, *L'Éthique*, 1677, Proposition XXX.

4. L'ALTRUISME INTÉRESSÉ ET L'ALTRUISME IMPARTIAL : LA MOTIVATION EN QUESTION

La motivation de l'acte, en particulier d'un acte « désintéressé », au moins en apparence, est un problème bien connu en philosophie morale. Ainsi Kant fait-il remarquer qu'il est difficile, voire impossible, de connaître la véritable motivation qui se cache derrière un acte qui peut sembler désintéressé :

« En fait, il est absolument impossible d'établir par expérience avec une entière certitude un seul cas où la maxime d'une action d'ailleurs conforme au devoir ait uniquement reposé sur des principes moraux et sur la représentation du devoir ».¹⁸

Si la question de la motivation de l'acte est aussi difficile, voire impossible à résoudre par le raisonnement philosophique, alors même que nous constatons par l'expérience des actes que nous qualifions d'« altruistes », il est sans doute nécessaire de changer de perspective philosophique. Face à l'impossible examen certain des motivations humaines, nous pouvons nous attacher à ce qui est visible : Les conséquences. Ainsi, nous pourrions adopter une approche « utilitariste », ou « conséquentialiste », et considérer que seules les conséquences d'un acte importent. Et en l'occurrence, que ce sont les conséquences bénéfiques de l'acte qui le définissent comme « altruiste », que l'acte soit intéressé ou non.

C'est d'ailleurs l'une des interprétations possibles de « l'altruisme rationnel » pour le lecteur qui découvrirait le rapport sur l'économie positive. Car ce dernier vante les mérites de l'altruisme, en mettant en avant, entre autres, le profit économique que les entreprises « altruistes » peuvent engendrer.

Ainsi le rapport peut-il être perçu comme vantant une forme « d'altruisme intéressé », dont la mise en œuvre est conditionnée par l'attente de bénéfices en retour. Et en effet, une telle forme d'altruisme, ici « rationnel » au sens de « calculateur », est séduisante par son pragmatisme : Elle s'inscrit dans la même logique que nous connaissons, la recherche du

18. Kant, *Fondements de la Métaphysique des mœurs*, 1785.

profit individuel. Et en ce sens, « l'altruisme intéressé » est une évolution plus crédible et réaliste pour nos sociétés individualistes que « l'altruisme désintéressé », ou « altruisme inconditionnel ».

C'est pourquoi certains auteurs plaident pour une évolution de notre société en ce sens :

« Certains auteurs comme Jacques Attali et André Comte-Sponville considèrent que la recherche de l'altruisme intéressé, rationnel et équitable est, dans un premier temps, un objectif plus réaliste que l'avènement dans nos sociétés d'un altruisme désintéressé. ».

- Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'Altruisme*.¹⁹

Jacques Attali, père du rapport sur l'économie positive, justifie ainsi sa défense d'une évolution vers l'altruisme intéressé :

« Je crois que notre civilisation ne survivra que si elle est capable de faire en sorte que chacun trouve son bonheur dans le bonheur des autres. »

Et en effet, passer de l'individualisme égoïste d'aujourd'hui à un « altruisme intéressé » serait déjà une grande évolution pour notre société et notre manière de vivre ensemble. Changer notre état d'esprit, en passant de notre système concurrentiel actuel, qui se traduit par « J'ai intérêt au malheur d'autrui » (« Le malheur des uns fait le bonheur des autres »), à une logique plus coopérative, plus solidaire, exprimée par la maxime « J'ai intérêt au bonheur d'autrui » (« Le bonheur des uns fait le bonheur des autres »), serait en effet déjà un profond changement, et une grande amélioration pour notre avenir commun.

Ainsi, même Matthieu Ricard, qui considère pourtant cet « altruisme intéressé » comme un « simulacre » de l'altruisme véritable, n'est pas fondamentalement opposé à cette logique conséquentialiste et « progressive » :

19. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'Altruisme*, 2013, p. 100. I-7.

« L'altruisme intéressé et l'altruisme réciproque [...] peuvent servir de tremplin à l'altruisme pur. En effet, à mesure que les gens prennent conscience des vertus de la bienveillance, pourquoi n'abandonneraient-ils pas l'idée et le désir de recevoir quelque chose en retour, en décidant que l'altruisme mérite d'être pratiqué dans le seul but de faire du bien à autrui, sans qu'aucune considération égocentrique entre en ligne de compte ».

- Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'Altruisme*.²⁰

Cela étant, l'un des dangers d'une telle approche est de réduire considérablement l'altruisme. Si l'altruisme est subordonné à l'intérêt individuel, alors il risque de s'exercer moins fréquemment que nécessaire, et de manière moins prononcée : Non seulement chacun fera le « strict minimum » d'altruisme nécessaire pour satisfaire son propre intérêt, mais en plus dès que l'altruisme cessera d'être « intéressant », alors son principe ne sera plus mis en œuvre.

De plus, une telle approche de l'altruisme risque également de rendre l'acte altruiste en lui-même moins chaleureux, de sorte qu'un tel état d'esprit empêche paradoxalement l'agent de progresser vers davantage de générosité, de compassion et d'amour. Car bien que cela reste une hypothèse, il serait étonnant qu'une motivation aussi calculatrice de l'altruisme ne se perçoive pas dans la manière de mettre en œuvre l'acte lui-même.

Autrement dit, en ne changeant pas la *fin* (l'intérêt personnel), mais seulement les *moyens* (l'altruisme), nous prenons le risque d'évoluer vers un état des choses bien peu différent de l'actuel, qui ne soit pas à même de résoudre les défis qui concernent notre avenir commun.

C'est pourquoi, idéalement, l'altruisme est un « comportement durable » dont la fin est l'intérêt d'autrui. C'est tout le sens de la morale pratique d'Auguste Comte : « Vivre pour autrui ».

20. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'Altruisme*, 2013, p. 104. 1-7.

Cette définition exigeante exige une impartialité sans faille. Elle est bien rationnelle, dans le sens où, si elle nécessite la capacité à se mettre à la place d'autrui, elle doit se départir de la partialité habituelle des sentiments qui nous affectent. Autrement dit, notre amour ne doit pas concerner seulement ceux qui nous touchent, mais l'ensemble des personnes qui auraient besoin de sollicitude. Il s'agit donc non plus d'un altruisme intéressé, mais d'un véritable altruisme désintéressé, inconditionnel et impartial.

5. L'ALTRUISME ÉTENDU : APPEL À UN NOUVEL HUMANISME

La première et plus importante limite de l'altruisme, c'est qu'il se fonde sur un sentiment, l'amour, et sur une vision du monde, l'unité de l'espèce humaine.

Ainsi, la mise en œuvre pratique de l'altruisme dépendra de la force de cet amour et la persistance de cette vision du monde.

Or, nous savons combien il est difficile d'aimer autrui, c'est-à-dire l'ensemble des êtres humains, quoi qu'ils disent ou quoi qu'ils fassent, et de se sentir semblable à eux, en dépit de nos divergences et différences.

Pourtant, afin que l'altruisme puisse fonder l'émergence d'une nouvelle manière de vivre le monde, autrement dit d'une culture nouvelle, il faut qu'il soit le plus étendu et le plus impartial possible. En particulier, si l'enjeu est de faire prendre conscience à nos contemporains le respect que l'on doit avoir vis-à-vis de notre planète et des générations futures, alors il faut que notre altruisme ne se limite pas à nos amis, à notre famille, à ceux que l'on aime ou qui nous aiment, ni à ceux qui nous touchent ou nous font pitié. Car les générations futures, nous ne le connaissons pas, puisqu'elles n'existent pas encore.

Cela n'est pas pour autant insurmontable : Nous pourrions considérer qu'un léger changement de perspective serait une solution suffisante. Ainsi, nous pourrions dire qu'il faut voir les générations futures comme « nos enfants », et qu'il faudrait les considérer comme existant déjà, soit réellement (les enfants en bas âge qui une fois adultes hériteront du monde que nous avons façonné), soit au moins dans notre esprit (les enfants que nous projetons d'avoir). Il est vrai que cela facilite la perception du défi auquel nous faisons face, en le rendant plus humain et plus proche de nous.

Mais cela ne résout pas le problème pour autant : Car ce qu'il faut prendre en compte, c'est l'ensemble des générations futures, autrement dit l'ensemble de l'humanité à venir, quel que

soit son pays, sa nationalité, son sexe, ses opinions, etc. Ce qu'il faut, c'est être en mesure de se sentir le frère de tous les hommes, et le parent de tous les enfants :

« L'instinct qui nous pousse à protéger notre enfant peut faire de nous les parents de tous les enfants ».

- Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*.²¹

L'exigence est gigantesque, car nous devons nous efforcer de ressentir et de mettre en œuvre un altruisme étendu, inconditionnel, envers ce que nous avons même du mal à imaginer. Il s'agit ainsi non moins qu'un appel à une nouvelle forme d'humanisme.

Pourtant, l'énorme difficulté que cela représente pour nous ne doit pas pour autant nous freiner dans notre volonté de comprendre « l'altruisme étendu », car une telle compréhension est nécessaire pour quiconque souhaite voir émerger une société et un monde davantage épanouis et pacifiques. Posons-nous donc la question : Comment pourrait-on réussir à atteindre cet idéal d'altruisme ?

La première manière d'y parvenir, évoquée par les philosophes grecs autant que par les bouddhistes, est par la réflexion et l'entraînement de l'esprit, par ce que l'on pourrait appeler la « méditation ». L'objectif de cet exercice est d'appliquer une discipline à notre esprit comme nous pouvons le faire avec notre corps : Il nous faut nous rappeler régulièrement que nous appartenons tous à une même espèce, l'espèce humaine, et que nous partageons tous une même Terre. Et que en ce sens, les gens que j'aime ne sont pas si différents des gens que je ne connais pas, ou même que je hais. Par conséquent, je devrais pouvoir aimer ceux que je ne connais pas, du fait même de leur humanité. Il faut pouvoir faire sienne la maxime de Gandhi : « Tous les hommes sont frères »²².

Évidemment, la méditation, l'entraînement de l'esprit, ne suffit pas. Il nous faut aussi ancrer cet altruisme dans la pratique : Mettre en œuvre cet état d'esprit, par des actes altruistes

21. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, 2013, p. 104. 1-7.

22. « *Tous les hommes sont frères* » est le titre d'un recueil sur la vie et les pensées du Mahatma Gandhi d'après ses œuvres, paru en 1990.

réguliers. Petit à petit, la répétition aidant, ces actes d'altruisme sont amenés à nous transformer, et à développer chez nous une disposition à l'altruisme.

Chacun faisant cet effort d'amélioration de soi-même contribuera ainsi à faire évoluer la société : « *Le messager doit être le message* ». Ou, comme disait Gandhi : « *Sois le changement que tu souhaites voir en ce monde* ».

Par la suite, à un niveau plus global, il faut pouvoir développer une éducation qui prépare et développe cette inclinaison à l'altruisme. C'est ce que le rapport préconise, avec notamment une éducation davantage portée sur la collaboration.²³

Seulement, cela est un idéal qui semble difficile à atteindre, et encore moins rapidement. Il est donc nécessaire de se doter d'outils qui permettent de favoriser les comportements altruistes, et de décourager les comportements égoïstes.

Cela peut prendre la forme de la contrainte juridique, par exemple. Le rapport propose la mise en place d'une institution garante du « droit » des générations futures à exister, et à hériter d'une Terre en bon état. Dans le même ordre d'esprit que ce que nous avons développé, peut-être serait-il plus efficace de considérer qu'il s'agirait d'une institution garante non pas de « l'intérêt » d'un groupe donné contre un autre (ici les « générations futures » contre les « générations actuelles ») mais plutôt de l'intérêt collectif de l'humanité.

Certes, cela empêchera peut-être en partie l'émergence d'un altruisme « pur », puisque la motivation à être altruiste découlera pour certains davantage d'une contrainte extérieure que d'une décision personnelle, mais cela permettra de répondre à l'urgence, tout en permettant de préparer l'émergence d'une nouvelle culture, grâce à l'entraînement et à l'éducation décrits plus haut.

Cela étant, si l'altruisme rationnel est une solution aux problèmes qui viennent, il serait préjudiciable d'oublier qu'il représente l'opportunité d'une société meilleure.

23. Rapport « *Pour une économie positive* », 2013, p. 131-132.

6. L'ALTRUISME, UNE UTOPIE POUR LE 21^e SIÈCLE ?

Originellement, le terme « d'altruisme » a été employé par Auguste Comte pour décrire l'une des caractéristiques nécessaire d'une société meilleure. Une société où chacun serait davantage heureux, et surtout une société où le bonheur de vivre ensemble serait réalisé. C'est cet état qu'il décrit lorsqu'il affirme son désir de voir émerger « l'harmonie », à la fois pour l'individu et pour la société dans son ensemble.

Tout d'abord, tout comme Spinoza indiquait la joie qui pouvait naître de ce que l'on appellerait aujourd'hui l'altruisme, Auguste Comte affirme que « l'unité personnelle » est impossible sans l'altruisme :

« L'unité morale reste donc impossible, même dans l'existence solitaire, chez tout être exclusivement dominé par des affections personnelles, qui l'empêchent de vivre pour autrui. »

- Auguste Comte, *Catéchisme Positiviste*.²⁴

Auguste Comte est optimiste sur l'émergence d'une société plus altruiste, et nous pouvons aujourd'hui, au vu des initiatives que met en lumière le rapport sur l'économie positive, être optimistes avec lui :

« [Le] perfectionnement moral constituera toujours le principal objet de l'art humain, dont les efforts continus, individuels et collectifs, nous en rapprochent de plus en plus, sans pouvoir jamais le réaliser complètement. »

- Auguste Comte, *Catéchisme Positiviste*.²⁵

Ainsi, rappelons-nous que la devise d'Auguste Comte était :

« L'amour pour principe, l'Ordre pour base, le Progrès pour but. »²⁶

24. Auguste Comte, *Catéchisme Positiviste*, 1852, p. 27.

25. Auguste Comte, *Catéchisme Positiviste*, 1852, p. 28.

26. Auguste Comte, *Catéchisme Positiviste*, 1852, p. 31.

Sans nécessairement souscrire à la religion positiviste, nous pouvons à notre tour penser que le progrès rationnel pour l'Humanité, et en particulier pour notre monde occidental, ne se fera qu'en dépassant notre égoïsme malheureux, et en participant à la construction d'une société plus altruiste, plus harmonieuse, en somme, plus heureuse.

BIBLIOGRAPHIE

Comte, Auguste. *Catéchisme Positiviste*. 1852. Coll. Les classiques de sciences sociales. 190 p.

http://classiques.uqac.ca/classiques/Comte_auguste/catechisme_positiviste/catechisme_positiviste.html

Gandhi, Mahatma. *Tous les hommes sont frères*. Ed. Folio Essais, 1990. 320 p.

Kant, Emmanuel. *Fondements de la Métaphysique des mœurs*. 1785. Traduction par Victor Delbos, Ed. Le Livre de Poche, Coll. Les Classiques de la Philosophie, 1993. 252 p.

Ricard, Matthieu. *Plaidoyer pour l'Altruisme : La force de la bienveillance*. Ed. Nil, 2013. 917 p.

Spinoza, Baruch. *L'Éthique*. 1677. Traduction par Roland Caillos, Ed. Gallimard, 1954.

Sen, Amartya. *L'idée de Justice*. Traduction par Paul Chemla, Ed. Flammarion, 2010. 558 p.

Smith, Adam. *Théorie des Sentiments Moraux*. 1759.